

—Ah ! vous m'insultez bien **graduellement**, monsieur Révéron puisque vous savez que je ne puis vous répondre.

Et il s'éloigna sans regarder Adrienne, en courant comme un fou, droit devant lui, se heurtant aux arbres s'embarassant les pieds dans les racines ou les broussailles.

Le maître de forges ramena Adrienne au château sans qu'un seul mot fut prononcé entre eux.

Elle alla s'enfermer dans sa chambre où elle put continuer de pleurer tout à son aise,

Quant à Révéron il prévint Mathilde.

—Ah ! ils se voyaient ! dit-elle frissonnant au souvenir de son amour d'autrefois avec Gaspard...

N'était-ce pas ainsi qu'elle avait fait jadis, n'avait-elle pas vu de Lesguilly en secret, alors que Révéron le lui avait défendu ?

Elle rêva longtemps à ce que son père venait de lui apprendre.

—J'aviserais, dit-elle à Révéron.

—Quelle est votre résolution ?

—Je réfléchirai. Peut-être vaudrait-il mieux accepter ce jeune homme pour éviter un malheur !

—C'est impossible !

—Certes, ce sera contre mon gré, mais cependant s'il le fallait ? Je ne puis condamner Adrienne à une tristesse éternelle, et hélas ! il faut bien nous l'avouer, son amour est sérieux ; ce n'est pas, comme nous l'avons espéré, un caprice d'enfant...

Et elle ajouta, se parlant à elle-même :

—J'ai trop souffert d'amour pour vouloir que ma fille passe par les mêmes souffrances...

Quelques semaines après la scène pénible entre Révéron et Paul, que nous avons racontée, le jeune homme reçut à Paris une lettre dont il ne connaissait pas l'écriture, mais dont l'adresse lui fit battre le cœur, car elle portait le timbre postal de Lamorlaye. Qui l'avait écrite?... Ce n'était pas Adrienne!... Il était sûr cependant qu'elle venait du château? De Révéron?... sans doute... où plutôt de Mathilde?... Car c'était une écriture de femme.

Il l'ouvrit en tremblant et chercha tout de suite la signature : "Marquise de Terracini."

Que lui voulait-on ? Un congé répété, plus dur cette fois que le premier ? Une insulte encore désigné sous la froide politesse d'une femme du monde dédaigneuse et hautaine ? S'il la brûlait sans la lire ? Il n'y perdrait rien, à coup sûr. Quelle bonne nouvelle pouvait-il en attendre ? Aucune en vérité.

Et il allait la déchirer quand il se retint.

—Non, je veux lire, murmura-t-il,

La lettre était courte, en apparence insignifiante, et pourtant elle était le point de départ d'un drame. Elle portait la foudre avec elle.

"Monsieur,

"Voudriez-vous venir me voir au château de Lamorlaye le plus prochain jour que vous choisirez ? Je vous attends et serais heureuse de m'entretenir avec vous."

—Mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire?... que me veut-elle?... Est-ce un bonheur ou un malheur ?

Il y avait un *post-scriptum* à la lettre :

"Ne parlez à personne,—à personne!—de l'entrevue que je vous demande..."

C'était étrange. Mais il n'essaya pas longtemps de deviner l'énigme. Il s'habilla promptement.

"Le plus prochain jour que vous choisirez" : mais je vais y aller tout de suite... Je veux être tiré d'incertitude... Le train expresse de Chantilly part à une heure trente minutes. Je serai à Chantilly à deux heures vingt.; une voiture me conduira à Lamorlaye en vingt minutes... Bonne ou mauvaise nouvelle, peu m'importe, je ne veux pas que la journée se passe sans être renseigné...

Au moment où il sortait très empressé, Albine Mirande attirée rue de Rivoli par sa clientèle montait chez lui.

C'est à peine s'il la reconnut.

—Où cours-tu donc si vite ?

Il allait tout raconter quand il se souvint à temps de la recommandation de la marquise "Ne parlez à personne... à personne !" Et il mentit :

—Faire des courses, dit-il, et je suis en retard.

Il l'embrassa, et, sans l'attendre, descendit.

Et quand Albine fut de nouveau dans la rue, depuis longtemps Paul avait disparu.

—Que se passe-t-il donc ? murmura-t-elle.

Le jeune homme avait bien calculé : une heure et demi environ après son départ, la voiture qu'il avait prise à la gare de Chantilly le déposait devant le perron du château.

Il fit passer son nom à la marquise. Celle-ci se trouvait seule au salon et le reçut aussitôt.

Paul, en traversant une partie du jardin et en entrant au château avait eu l'espoir qu'il apercevrait Adrienne, mais Adrienne était invisible.

Quand il fut au salon Mathilde vint à lui :

—Je suis heureuse que vous ayez répondu à mon appel avec autant d'empressement, monsieur Mirande, dit-elle... L'entretien que je vais avoir avec vous sera long peut-être et doit rester un secret entre nous deux... jugez-en !... j'ai envoyé, sous un prétexte, mon père et ma fille à Paris... Nous sommes seuls. Les domestiques ne vous connaissent pas... Personne n'apprendra que vous êtes venu.

Paul s'assit, ému et surpris.

Où la marquise voulait-elle donc en venir ?

Pourquoi ce mystère ?

Enfin, il allait le savoir.

—Je ne vous cacherai pas, monsieur, reprit Mathilde, que j'ai fait tous mes efforts pour que ma fille vous oubliât. Je ne crains pas de vous l'avouer, bien que je ne me dissimule pas quel avantage cela vous donne sur moi.

—Cela ne m'en donne aucun, madame, dit Paul, Adrienne vous respecte trop pour se marier contre votre volonté, et aussi j'aime trop Adrienne pour ne pas respecter les volontés de sa mère.

La marquise le regarda attentivement.

—C'est bien, dit-elle, les renseignements que j'ai fait prendre sur vous ne m'ont pas trompée en vous représentant comme un honnête garçon, loyal et franc. Je vous disais que j'ai fait tout mon possible pour qu'Adrienne vous oubliât. Je n'y suis point parvenu et je